

Mon village

MON village s'accroche aux flancs d'une colline
Que vient remplir, le soir, un doux son de clarine.
Tournant le dos au nord, il s'étale en gradins
Jusqu'au seuil de la plaine où naît le Tricastin,
Pays tout embaumé de thym et de lavande,
Où le soleil mûrit et l'olive et l'amande,
Où croissent le figuier, l'yeuse et le mûrier,
Où l'ombre du cyprès s'étend sur le laurier,
Pays, seuil lumineux de l'ardente Provence
S'abreuvant aux flots clairs d'une exquise Jouvence.
Là, s'arrête la brume et le ciel devient pur
Dans le splendide éclat d'un immuable azur.
Le Rhône ayant brisé l'étreinte qui le serre
Entre d'âpres rochers, en amont de Donzère,
Furieux de l'effort qu'il a dû soutenir
Pour en vaincre la force et pour s'en affranchir ;
S'élançe bouillonnant d'écume dans la plaine.
Vainqueur, et désormais maître de son domaine,
Conquérant fabuleux du royaume vermeil
Où chante la Cigale et règne le Soleil.
Bien souvent, j'ai laissé vagabonder mes rêves
Sur les sables dorés des lumineuses grèves
Que caresse le fleuve à présent apaisé !

Et toujours mon esprit en revient reposé,
Car il s'abreuve là comme une âme en prière
A l'eau vive qui coule en ondes de lumière
De tous les horizons bornant le sol natal.
Dans un enchantement féérique et total.

Car c'est dans ce décor fait de maisons rustiques
Que, l'antique Aëria veille sur ses reliques
Et tous les souvenirs de son lointain passé,
Dont le sourire encor ne s'est pas effacé.

C'est là que saint Lambert bâtit le Monastère
Qui fit de Duséra le berceau de Donzère,
Et que les socs d'airain de ses moines pieux
Au temps où fleurissait l'âme bénédictine,
Défrichèrent le sol sacré de nos aïeux,
Mystique rejeton de la grâce divine.
Là, je viens évoquer les souvenirs lointains
Des siècles envolés dont les traits incertains
Se devinent encor dans le pâle mirage
Au fond duquel sourit l'âme du Moyen-Âge.

Là, je remplis mes yeux du robuste décor

Sur lequel le soleil étend des voiles d'or
Décor fait de remparts envahis par le lierre,
De portiques, de tours enrobés de lumière
Et debout, nous montrant l'azur du ciel latin,
Un agreste clocher romano-byzantin.
Et ce sont les Barris, la Double, l'Argentière,
Le calme Fournouras, là-bas, le cimetière.
C'est l'aride Navon qui lève à l'horizon
Son front chauve et lointain au-dessus des maisons,
La route qui descend toute blanche, sans hâte,
Telle un fleuve, jusqu'au rocher de Pierrelatte,
Et, fermant l'horizon comme un puissant rempart,
Le promontoire d'or de Lagarde-Adhémar.
Et c'est le Portail-Neuf et la Fontaine-Vieille,
Le Devois, Fontachard, et l'Horloge qui veille
Sans trêve et sans repos et le jour et la nuit,
Nous dit l'heure qui passe et le temps qui s'enfuit...
C'est le Puits-Saint-Vincent et la Baume des Anges,
Objets mystérieux de légendes étranges...
Saint-Joseph, Combelonge, et c'est le vieux clocher...
Et, dominant les monts, un orgueilleux rocher
Qu'enserme le granit d'une éclatante armure,
Tel un géant, debout, couronné de verdure,
Qui semble surveiller, impavide et hautain,
Le village, la plaine et l'horizon lointain.

Tel est de mon pays le paisible visage.
J'en ai peint tel qu'il est l'aimable paysage.
Mais je n'aurais brossé qu'un incomplet décor
Fait de murs et de champs, baignés d'azur et d'or,
Si l'on n'y sentait pas surtout vibrer une âme,
L'âme des siècles morts dont rien n'éteint la flamme.
Si l'on n'évoquait pas, présente dans ces lieux,
Veillant sur nos foyers, l'âme de nos aïeux.
Moines, princes, seigneurs, consuls et capitaines,
Évêques et manants des époques lointaines...
Dames des temps jadis dont nous gardons les noms
Tiburge et Guillaumette et Claude de Tournon,
Jehan de Montchenu, Guillaume de Donzère,
Ancêtres oubliés qui dorment sous la terre,
Tous bâtisseurs de tours, d'églises, de remparts,
Dont le temps n'a laissé que des débris épars,
Tous nobles artisans d'un peu de cette gloire
Que la France a forgée au cours de son Histoire !

Dormant sur la colline, il est un vieux moulin
Sans ailes ni sans toit, croulant vers le déclin.
J'aime, le soir, son ombre à l'heure où les étoiles
Brodent leurs floraisons sur les célestes voiles.
Il fait bon d'y rêver comme auprès d'un ami.

À ses pieds, c'est la paix du village endormi.

Seul le chant des grillons tempère le silence
Tandis que, mollement, la lune se balance,
Lointaine jonque d'or sur les flots de la nuit.
Rien ne trouble la paix de ces lieux. Aucun bruit,
Si ce n'est, par instants, pendant que tout sommeille,
L'aigre sifflet d'un train qui roule vers Marseille...
Une cloche... Un bruit d'aile... ou le cri d'un oiseau.
Peut-être un peu de vent qui vient caresser l'eau...
Alors tous les parfums que la nature exhale
Montent comme un encens que la terre natale
Semble faire brûler en un vaste encensoir,
Balancé par la brise au pied d'un reposoir
Sur lequel le moulin, que le temps a fait taire,
Apparaît à mes yeux comme un vieux reliquaire
Renfermant les trésors sacrés du souvenir
Que chaque soir mon rêve, à genoux, vient bénir

Car c'est toi, Souvenir, c'est toi seul qui m'inspire,
Tout ce qui m'environne est plein de ton sourire :
Les chemins, les ruisseaux, les vieux murs, les maisons,
Les collines, les bois, les vastes horizons.
Chaque objet me rappelle un moment de jeunesse,
Un instant de bonheur et parfois de tristesse,
Une date... Un printemps... Un ami trépassé...
Une voix qui s'est tue... Un visage effacé...
Et c'est de tout cela qu'est sorti ce poème
Dans lequel j'aurais mis le meilleur de moi-même,
C'est-à-dire mon cœur. Je veux y joindre un vœu :
Un vœu fait d'espérance et que j'adresse à Dieu :

Accorde-moi, Seigneur, ma tâche terminée,
Quand le moment viendra de l'ultime journée,
De pouvoir contempler en un rêve vermeil
Une dernière fois le coucher du soleil
Là-bas sur la colline où ton ciel est si pur,
Et de mourir les yeux remplis de son azur,
Afin d'ensevelir avec moi dans la terre
Dans l'ombre de la tombe un peu de sa lumière
Et de paraître ainsi devant toi couronné
Des clartés de la terre où jadis je suis né.
Alors, ayant reçu cette grâce suprême,
Ayant béni Ton Nom et quitté ceux que j'aime,
Que l'on m'emporte enfin à pas silencieux,
Dans l'humble cimetière où dorment mes aïeux

Extrait de Dix Poèmes Pierre Gibert , Lyon, 1950